

## TRAVERSEES

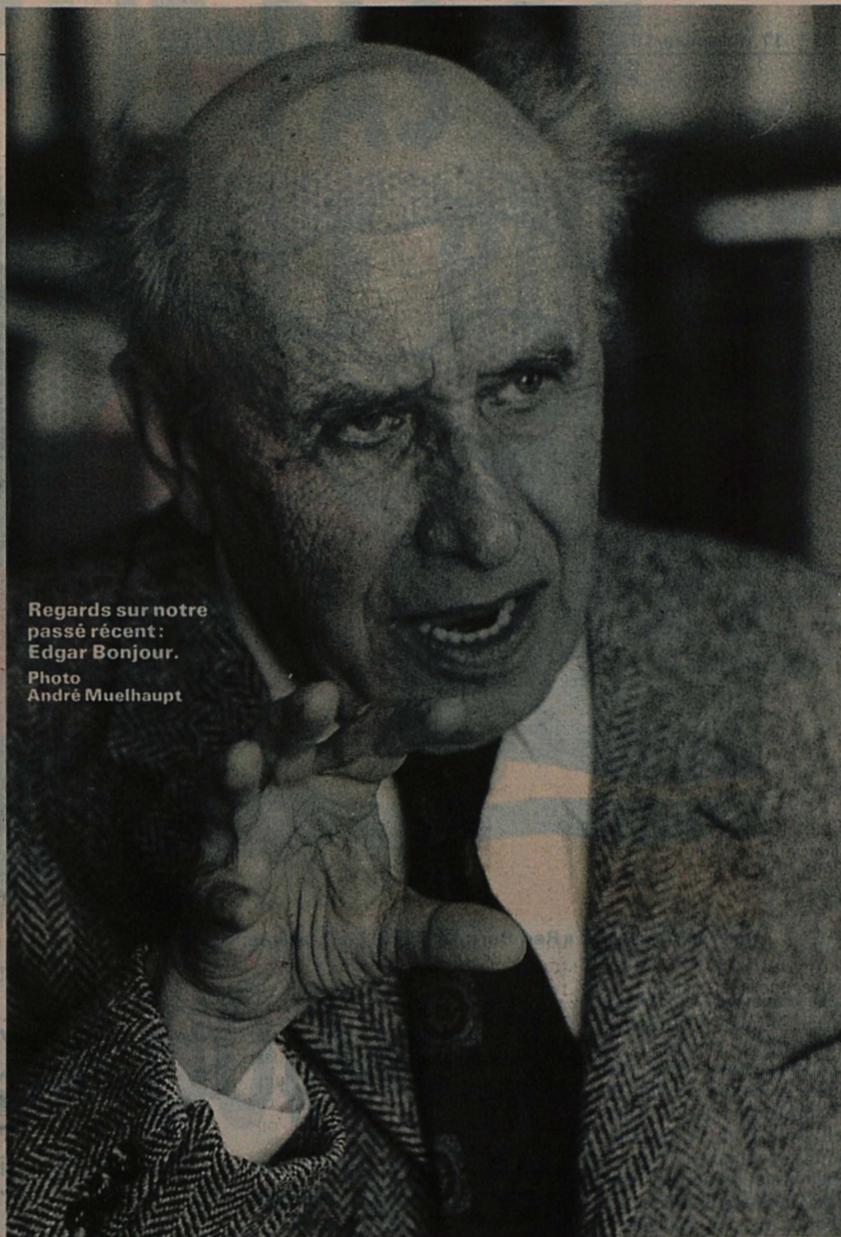
## Publierons-nous Homère?

«Canular édifiant», titraient les journaux. Rappel: voici quelques semaines, Le Figaro littéraire racontait la supercherie d'un jeune homme facétieux qui avait soumis à trois éditeurs réputés, Gallimard, Minuit et POL, un texte de Marguerite Duras, L'après-midi de M. Andesmas, déjà publié chez Gallimard en 1962. Le plaisantin avait simplement changé le titre en Margot et l'important et modifié les noms propres des personnages. Or, le texte fut refusé par les trois éditeurs.

Qu'est-ce à dire? Que les lecteurs de ces maisons d'édition manquent de jugement (et de mémoire)? C'est évidemment la conclusion à laquelle nous sommes invités à sauter. Mais le vrai problème nous paraît être ailleurs. Dans le fait que tout texte, toute production artistique est datée, que la forme qu'elle prend est en corrélation étroite avec l'époque à laquelle elle appartient. Ainsi, objet d'un même canular, un texte de Victor Hugo avait pareillement été refusé par les éditeurs il y a quelques années. Mais quoi d'étonnant? Ce qui devait impérativement être publié au XIXe siècle (ou même voici 30 ans, comme le texte de Duras) n'a plus de sens à l'être aujourd'hui.

À supposer que La Nausée de Sartre, La peste de Camus soient aujourd'hui proposés aux éditeurs, on comprendrait parfaitement leur refus, on s'étonnerait du contraire. Même chose pour les pièces de Corneille, Racine, Shakespeare, ou pour L'Odyssée d'Homère si ces œuvres venaient à être écrites et proposées aujourd'hui à la publication. Idem pour La Recherche de Proust ou L'Ulysse de Joyce. Ces œuvres sont toutes liées à leur époque – autant que le sont les tableaux de Breughel ou de Rembrandt. C'est à partir de ce terreau, de cet espace-temps qu'elles prennent toute leur valeur, qu'elles signifient et qu'elles rayonnent jusqu'à nous. Loin de leur venir d'une quelconque atemporalité désincarnée, leur beauté, leur «immortalité», leur valeur intemporelle transcende la forme que ces œuvres ont prise. Forme qui, elle, est étroitement liée aux convenances, aux goûts et aux recherches esthétiques d'une époque. C'est d'ailleurs ici qu'interviennent la philologie, la critique littéraire, et même l'apprentissage des langues mortes. Leur rôle est de permettre que ce rayonnement ne s'atténue pas, d'aider à comprendre les formes passées, de réduire l'écart du temps, de telle sorte que nous puissions encore lire et comprendre La chanson de Roland, rester familier de Racine, apprécier pleinement Chateaubriand, et lire Homère vraiment dans le texte.

Jean-François Duval



Regards sur notre passé récent: Edgar Bonjour.

Photo André Muelhaupt

Les « Documents diplomatiques suisses » constituent une immense et importante entreprise historiographique. Parution du tome 15

# Le passé en

«Ce qu'il y a de passionnant en histoire, c'est que chaque génération apporte son éclairage, un éclairage différent.» Conciliateur né, Jacques Freymond concluait ainsi la présentation – par trois historiens de générations différentes – du tome 15 des Documents diplomatiques suisses (DDS)<sup>1</sup>. Un volume de 1200 pages qui va de la capitulation de l'Italie (septembre 1943) à celle de l'Allemagne (mai 1945). La conclusion de cette présentation n'a pourtant pas mis fin à un débat qui prouve bien que l'histoire n'est pas une science exacte. Si le tome 15 des DDS n'apporte guère de révélations sensationnelles, il éclaire pourtant des attitudes et des

décisions de nos responsables de l'époque. Des hommes dont Jacques Freymond dit: «Ils ont eu du courage, alors que ceux qui conduisent la Suisse aujourd'hui me paraissent en manquer singulièrement.»

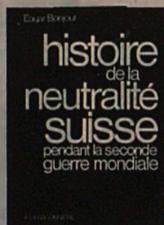
Ce volume a été réalisé par l'Université de Neuchâtel, L. Ed. Roulet, Ph. Marguerat et M. Perrenoud, assistés de quatre collaborateurs. Dans leur introduction, les deux premiers nommés écrivent que leur publication ne remplace pas celles de feu Edgar Bonjour (qui fut leur maître et celui de trois générations d'historiens). Mais dans son commentaire oral, Ph. Marguerat – dont on a déjà évoqué ici l'esprit paradoxal – a atta-

qué le Rapport Bonjour en des termes peu courtois; nous y revenons plus bas. L'introduction dit aussi que, sous Max Petitpierre, la vérité sur les camps de concentration étant enfin connue, on appliqua «une attitude plus compréhensive envers les Juifs». Vrai? Le document 361 du volume cite M. Petitpierre qui demandait au chargé d'affaires des Etats-Unis si «les Etats-Unis ou les Alliés se chargeraient de nous débarrasser des Juifs» (que les Allemands semblaient vouloir libérer à raison de 1200 personnes par semaine)...

Nous reviendrons à cet important volume lorsque celui couvrant la période précédente (janvier 1941-août

1943) aura paru. Rappelons que les lecteurs intéressés trouveront les 13 volumes parus à ce jour (1848-1945) dans la plupart de nos grandes bibliothèques. Ce qui nous intéresse aujourd'hui, ce sont les contradictions entre historiens.

Ainé du trio responsable du tome



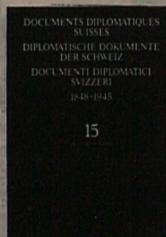
15, L. Ed. Roulet fut, dès 1975, l'un des principaux animateurs de cette entreprise immense, mesurée à l'historiographie helvétique: 17 000 pages de documents annotés, pour le premier siècle de la Confédération moderne. L. Ed. Roulet prône les équipes de chercheurs appartenant à différentes générations. Il a dit la difficulté «du choix de documents rédigés par d'autres, car c'est là porter un jugement de valeur». Il a mis en exergue les différences d'analyse, selon qu'on ait vécu l'événement, «humé les odeurs, perçu les résonnances, éprouvé les incertitudes», ou qu'il s'agisse de «non-vécu, sans appréciation affective, une fois le rideau tombé». Et de mettre en garde contre «le piège consistant à utiliser le passé pour justifier la prétendue rigueur de son propre jugement, son auréole de censeur critique ou provocateur: une manière qui ne mène à rien de valable». Répondait-il là par avance à son collègue Ph. Marguerat?

Celui-ci, laissant l'ingrate énumération commentée du domaine

personnalités et des attitudes». Il aurait délaissé d'importants fonds concernant l'économie, donnant à cette dernière «une vision étroitement mercantile, ne correspondant absolument pas au rôle réel de la Suisse au sein du système international, aux problèmes cruciaux posés au pays». Bref, E. Bonjour aurait «cimenté pour des années et des années des interprétations biaisées».

Deuxième responsable de ce que nous n'avions pas maîtrisé ce passé récent: encore le *Rapport Bonjour* qui – en réaction à ses défauts – aurait provoqué des travaux «en termes essentiellement moraux, une tendance puissamment idéologisée», aboutissant à présenter les problèmes et les choix de la Suisse «en termes d'impératif kantien, faisant l'économie du poids des circonstances...»

Le lecteur jugera. Nous pensons



que E. Bonjour a intelligemment défriché un immense domaine; que les reproches qui lui sont faits sont en majeure partie infondés; qu'il fut au moins aussi «objectif» que Ph. Marguerat, dont la plupart des écrits n'existeraient d'ailleurs pas sans ceux de E. Bonjour. Enfin, ce dernier a publié à une époque où d'importants documents étaient encore inconnus. Le lecteur intéressé fera bien de reprendre le *Rapport Bonjour*<sup>2</sup>. Et si les dessous des rapports

Michel Leiris est l'un des grands écrivains de notre temps. Son «Journal» en témoigne

# Passager du siècle

«L'esprit s'élève par le sentiment d'un ordre supérieur, réel ou fictif», affirme Michel Leiris dans son *Journal*<sup>1</sup> qui vient de paraître. Du surréalisme à l'existentialisme, de la psychanalyse à l'ethnologie, Michel Leiris a traversé le siècle (1901-1990) en goûtant aux larges courants d'idées qui l'ont secoué, rompant avec Breton, se rapprochant de Bataille et de Blanchot, très intéressé par la théorie freudienne du rêve, conservant une constante toutefois: le jeu et les mots. Il faut laisser le langage penser en nous car le sujet se livre dans le jeu de mots.

L'écriture établit ainsi des rapports avec le sacré et la transgression. Cette découverte inspire à Michel Leiris des textes somptueux dans la revue *Documents* (1929). L'union de la mort et de l'amour, Leiris la découvre sous les tropiques et publie *L'Afrique fantôme* (1934), un livre très important que Malraux avait salué, un livre où l'Afrique qu'on fixe en phrases courtes, presque saccadées, se dérobe à l'écriture, l'Afrique

fuyante où s'enracine l'oubli de soi. C'est l'époque où Marcel Mauss enseigne l'ethnologie à l'Institut et où Leiris fait paraître *Tauromachies* (1937), un écrit fort où s'établit le lien entre l'érotisme et le sacré.

Mais c'est *L'Age d'Homme* (1939) qui lui apporte un plus large public. Dans l'écriture, contrairement à la taumachie, le danger vient de l'intérieur: un écrivain parle de lui, se met en scène, se dévoile et à mesure qu'il écrit, il est menacé par la «corne de la mort», il se met à mort. L'autobiographie finit par défaire le sujet au lieu de le solidifier. Ecrire comme punition à la vie! La littérature devient un droit à la mort.

L'épais *Journal* de Leiris – qu'il avait décidé de ne livrer qu'après sa mort – est aussi, bien sûr, une mise en scène du sujet. Mais qu'il est ennuyeux de ne rencontrer que soi au fond de soi! En sondant son propre être, il semble qu'on touche au secret même de l'humain. «Je suis au fond un nostalgique du monothéisme puisque je voudrais découvrir le principe unique dont pour moi tout le reste découlerait.»

Or, l'écriture autobiographique a ceci de dangereux qu'elle ne laisse pas intact l'objet qu'elle peint. Dès lors, la stricte chronologie est sans grande importance, les oublis ne sont pas dommageables. Ce qui compte, c'est l'authenticité. On ne sera pas étonné de constater que, bien au-delà d'une biographie *intime*, ce document s'interroge sur le sens même d'un *Journal* et sur la signification de la pensée et de la création: le langage est à la fois chose à soi et chose des autres, et lorsqu'on y monte à bord comme un passager clandestin, on peut y perdre littéralement la tête. Celle d'Holopherne, bien sûr!

Jean Romain

<sup>1</sup> *Journal 1922-1989*, édité et présenté par Jean Jamin (Gallimard, Paris, 1992).



Au fil des majeurs courants de pensées contemporains: Michel Leiris.  
Photo André Bonin

# question

«commerce extérieur-finances-banques» à son jeune collègue M. Perrenoud, délaissa sa spécialité pour situer l'intérêt, à ses yeux, des volumes couvrant la période de la Seconde Guerre mondiale: «Une période que l'on pouvait croire réglée par le *Rapport Bonjour*», dit-il. Pour passer aussitôt à une attaque en règle de ce travail magistral, premier responsable, selon lui, du fait que nous n'avions pas maîtrisé ce passé récent! Car c'est son existence même «qui a posé sur de fausses bases notre compréhension de cette guerre». E. Bonjour aurait personnalisé à l'extrême, contribué à opposer «de manière schématique, manichéenne, des

économiques et financiers de notre pays avec l'étranger durant la guerre l'intéressant, nous lui recommandons trois publications spécialisées<sup>3</sup>. Il pourra alors se faire une opinion fondée, à condition de se replonger dans l'état d'esprit de l'époque, bien différent de l'actuel.

Alec Plaut

<sup>1</sup> Benteli, Berne.

<sup>2</sup> La Baconnière, Boudry-Neuchâtel.

<sup>3</sup> M. Perrenoud, *Banques et diplomatie suisse à la fin de la 2<sup>e</sup> Guerre mondiale* («Etudes et Sources», Berne (13/14); R. Vogler, *Der Goldverkehr der SNB mit der Deutschen Reichsbank*, 39/45 (Bulletin trimestriel de la BNS, mars 1985); M. Durrer, *Die schweizerisch-amerikanischen Finanzbeziehungen im Zweiten Weltkrieg* (Haupt, Berne).